



## Prologue

*Il était une fois...*

C'était un jour ordinaire pour le Vilain... hormis son corps en feu.

La première semaine de travail d'Evie Sage avait été catastrophique – en tout cas pour Trystan Maverine. Une goutte de cire tomba de l'une des bougies sur le parchemin qu'il était en train d'étudier, manquant d'un rien le bord du chandelier. Il la fixa avec dédain. L'insolence de cette goutte faisait écho à celle de la jeune femme que, perdant tout sens commun, il avait embauchée alors qu'il se vidait de son sang dans la forêt d'Hickory.

Le moment idéal pour prendre des décisions aussi susceptibles de lui changer la vie.

Pour sa défense, il était persuadé qu'elle démissionnerait très vite. Mais cette femme était un roc. Il avait tout essayé, y compris le meurtre. Pourtant, même un cadavre jeté en travers de son bureau ne les avait pas fait flancher, son misérable sourire et elle. Quelles que soient les tâches qu'il lui assignait, quels que soient la peur ou le dégoût qu'elles auraient dû provoquer, elle avait continué de sourire. Et pire encore, elle était *restée*. Sa présence obstinée avait fait naître en lui un sentiment que, malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à comprendre.

Il pouvait la sentir debout près de lui, irradiant presque de chaleur, tel un rai de lumière vacillante. Une lumière qu'il devait se faire violence pour ne pas contempler fixement, comme si elle attirait son attention malgré lui, presque physiquement. Mais il ne se laisserait pas distraire. À la place, il se

concentra sur le plateau d'onyx de son bureau, sur lequel tomba une nouvelle larme de cire. Son point de rupture était proche, il le sentait – c'était comme si un liquide enflammé se répandait à proximité d'un tonneau de poudre.

Les lettres qu'il tenait à la main n'aidaient pas. *Fichus aristocrates*. Encore une invitation de lord Fowler, le seul noble du pays désireux de faire des affaires avec le Vilain. Un point à mettre à son crédit s'il n'avait pas passé son temps à le convier à des soirées. Autant lui envoyer de la dynamite. Heureusement, les courriers un peu trop amicaux étaient faciles à ignorer. La chose était en revanche bien plus compliquée quand la source de cette amabilité se tenait à moins de deux mètres de vous, souriante et... bon sang, était-elle vraiment en train de fredonner ?

Personne ne devrait être aussi joyeux. Ce n'était pas naturel.

Peut-être l'assistante qu'il avait engagée n'était-elle pas humaine, après tout. Peut-être s'agissait-il d'un lutin fou, solaire, qui n'avait jamais été confronté aux ténèbres. Et malheureusement, cette disposition contre-nature ne se limitait pas à sa seule personne. Son énergie contagieuse s'était répandue dans tout le bureau plus rapidement encore que le Mal Mystique qui décimait la population de Rennedawn depuis dix ans. Apparemment, il était le seul immunisé contre sa joie de vivre. Tous ses employés semblaient plus heureux. Les vitraux aux motifs horribles paraissaient plus lumineux. Même ses gardes se montraient plus aimables, moins assoiffés de sang.

Le matin même, il avait vu un stagiaire sautiller gaiement à travers tout le bureau. Ç'avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase.

Sage commença à chantonner un nouvel air. Il avait envie de l'attraper par les épaules et de la secouer pour qu'elle lui dise d'où venait ce puits sans fond de joie. Elle fredonna à nouveau, et ses paupières tressautèrent. Il avait eu tort. *Ça*, c'était la goutte qui faisait déborder le vase.

Il leva les yeux de son courrier, bouche ouverte, prêt à la réprimander, mais resta muet en découvrant l'expression rêveuse de la jeune femme. Elle était penchée à la fenêtre, son profil illuminé par le clair de lune. L'air de la nuit soulevait

doucement ses cheveux sombres, créant l'illusion qu'elle était en train de voler. Il suivit la courbe de son nez, presque... charmé ?

Il était plus que temps d'agir.

Il détourna la tête avant de grogner :

— Ces documents ne vont pas se ranger tout seuls, Sage.

Il lui lança un regard noir, ses doigts calleux glissant sur les doux parchemins comme s'il s'apprêtait à les trier lui-même. Un corps sur son bureau n'était apparemment pas de taille à la faire craquer, mais peut-être aurait-il plus de chance en l'assommant de travail administratif pendant des heures et des heures.

Le visage de la jeune femme entra dans sa ligne de mire lorsqu'elle s'approcha de son bureau, le nez froncé, la tête penchée vers lui, ses boucles noires tombant sur ses épaules.

— Ce serait quand même bien pratique ! répliqua-t-elle gaiement.

Il était à deux doigts de vomir.

Écœuré par la chaleur qui émanait d'elle, il toussota et reporta son attention sur son bureau, où se tenait Kingsley, l'un de ses plus anciens amis et son plus proche compagnon depuis dix ans. Le prince autrefois humain était à l'origine de toute cette histoire. Les imprévisibles balades du petit batracien l'avaient précipité pile dans les bras des gardes du roi. Ce qui avait conduit Evie Sage à se jeter dans ceux de Trystan, littéralement. Il pouvait encore sentir la chaleur de son corps pressé contre le sien. Et ses cheveux, qui sentaient la rose.

La couronne qui ceignait la tête de la grenouille fauteuse de troubles se mit à glisser sur le côté quand celle-ci leva l'un de ses minuscules panneaux. Dessus, on pouvait lire le mot : JOLIE.

— Tu crois que je ne le sais pas ? grommela Trystan, arrachant le panneau de la patte palmée et le plaquant à l'envers sur le bureau avant que Sage puisse le voir.

— Que vous ne savez pas quoi, Monsieur ? demanda-t-elle.  
*Et merde.*

— Que votre tendance à rêvasser interfère avec le fait que le travail soit accompli en temps et en heure, râla-t-il, lançant un regard furieux à Kingsley qui secouait la tête.

*Je ne vais pas laisser une fichue grenouille me dicter ce que je dois faire.*

Sage le rejoignit d'un pas léger, presque comme si elle flottait, le visage exprimant un mélange d'espièglerie et de sincérité.

— Je ne rêvassais pas. Je faisais un vœu.

Sa jupe d'un vert lumineux, brodée de petites fleurs, tourbillonna autour d'elle, tandis que son allégresse éclaboussait Trystan.

Il faillit reculer pour esquiver cette onde de gaieté, mais réussit à se contenir en se concentrant sur ce qu'elle venait de dire.

— Un vœu ?

Elle se laissa tomber dans le fauteuil récemment installé face au bureau de son patron, repoussa ses cheveux derrière ses oreilles et se saisit d'une liasse de documents afin de commencer à les trier.

— Personne ne vous a jamais expliqué que les étoiles écoutent les vœux ? l'interrogea-t-elle, perplexe, comme si c'était lui qui était ridicule.

— Je ne crois pas avoir eu droit à ce genre de leçon à l'école, non, rétorqua-t-il sèchement avant de reporter son attention sur un rapport remis par Keeley, la capitaine des Gardiens du Mal.

— Oh non, je n'ai pas appris ça en cours. Tout ce que je sais sur les étoiles, je le tiens de ma mère et de sa famille. Oncle Vale était un expert dans ce domaine. Ma cousine Helena et moi, nous passions nos étés à apprendre tout ce que nous pouvions sur ce sujet. On se couchait dans l'herbe et on passait la nuit à parler au ciel. C'était génial.

Ses yeux pleins de joie se voilèrent subitement et son sourire vacilla. Son trouble ne dura qu'un instant, mais il ne lui échappa pas. Étrange.

Elle continua pourtant à parler, comme si c'était instinctif :

— L'école n'a jamais été aussi intéressante que ces étés-là, mais ça m'a quand même manqué quand j'ai dû arrêter.

Il continua de fixer obstinément la coulée de cire sur son bureau.

— Votre parcours scolaire n'était pas indiqué sur votre curriculum vitae.

Elle répondit d'un ton calme, en totale contradiction avec ses mots :

— J'ai dû quitter l'école quand ma mère a disparu. Mon père avait son travail, et quelqu'un devait rester à la maison pour s'occuper de ma petite sœur.

*Laisse tomber. Tout ça n'a pas la moindre importance.*

— Quel âge aviez-vous ? demanda-t-il pourtant.

*Bon sang !*

Il entendit un léger froissement au niveau des mains de la jeune femme. Elle avait dû serrer les papiers un peu trop fort.

— Treize ans.

La poitrine de Trystan se serra.

Kingsley levait à présent un autre panneau et faisait son maximum pour attirer son attention, agitant l'écrêteau juste devant son nez. *Petit con.*

— Sage, je...

Il s'interrompt, des excuses au bord des lèvres. *Des excuses ?* Le Vilain ne *s'excusait* pas. Cette simple envie, si incongrue, le surprit tellement qu'il préféra se taire.

Le nom de famille de la jeune femme resta finalement suspendu dans les airs. Trystan chiffonna une lettre et la jeta dans la corbeille à papiers, mais bien entendu, il finit tout de même par relever la tête.

Une expression horrifiée avait remplacé l'habituelle jovialité de son assistante. De consternée, elle se fit penaude quand elle avisa l'air mal à l'aise de son patron.

— Oh... Oh, je suis désolée. Je ne parle pas autant d'habitude.

Eh bien, voilà qui était fort loin de la vérité. Au cours des sept derniers jours, il avait entendu ce petit boulet babiller plus que qui que ce soit d'autre dans son entourage... et il se rappelait, de façon inquiétante, chacun des mots qu'elle avait prononcés.

— Je crois que vous mentez, lança-t-il d'une voie bourrue, sans une once de gentillesse.

— Oh, ça, c'est certain, admit-elle, pince-sans-rire. (Elle ne put s'empêcher de glousser.) En ce qui concerne le fait de ne pas parler autant, en tout cas. Pour le reste..., je suis *vraiment* désolée.

Cette aisance qu'elle possédait. Cette facilité à s'excuser. Tout cela semblait si simple pour elle.

— C'est bon, grommela-t-il.

Elle s'éclaira et il lui adressa un clin d'œil. Quoi ? Est-ce qu'il venait vraiment de faire ça ?

— Ça veut sans doute dire que je commence à me sentir plus à l'aise avec vous, observa-t-elle.

Mon Dieu, cette femme était un véritable soleil. Il allait avoir besoin de lunettes teintées juste pour pouvoir la regarder en face.

Il plissa les yeux et fronça les sourcils.

— Eh bien, se sentir à l'aise n'est pas acceptable dans ce bureau. Alors peut-être que maintenant, en effet, vous *devriez* vous excuser.

Elle se mordit la lèvre, mais elle ne put empêcher les coins de sa bouche de se relever. Elle tourna de nouveau la tête vers la fenêtre, et vers les étoiles qui brillaient au-delà. Mélancolique.

C'était plus qu'il ne pouvait en supporter. Il fallait qu'elle sorte de là. Tout de suite.

Avant qu'il ne puisse tenter de la faire fuir, elle pivota une nouvelle fois vers lui, les joues rosies. Ses petits doigts se détendirent autour des papiers qu'elle tenait et elle s'adressa à lui avec une sincérité confondante :

— Je suis désolée. Mais c'est vrai. C'est le meilleur emploi que j'aie jamais eu.

Le Vilain jura dans sa barbe. Les mots de la jeune femme avaient provoqué une explosion en lui, si forte qu'il en avait presque reculé. Ayant l'impression d'étouffer, il tira sur son col.

Cette mystérieuse sensation qui l'avait envahi après chacun des tests qu'il lui avait fait subir, chaque fois qu'elle avait accompli sa tâche en souriant, il savait enfin ce que c'était. Du soulagement.

Son cœur battait à tout rompre, l'alertant sur le danger que représentait cette émotion, mais il se contenta d'inspirer profondément et de répondre :

— Je suis... ravi de l'entendre. (Il se leva et lui prit les papiers des mains. La jeune femme les lâcha sans hésiter.) Vous

pouvez disposer, Sage. Je crois que je vous ai suffisamment torturée pour aujourd'hui.

Evie se leva à son tour et posa une main sur sa hanche en haussant un sourcil ironique.

— Je ne suis pas sûre que les hommes enfermés en bas dans les cachots seraient de votre avis, Monsieur.

Il s'étrangla et, malgré l'envie qui le tenaillait, porta la main à son torse pour s'empêcher de rire. Il n'avait pas le choix, il était essentiel qu'il reste parfaitement inexpressif.

— À moins que vous ne vouliez les rejoindre, je vous suggère de décamper.

Elle plissa le nez et commença à se diriger vers la porte, avant de s'arrêter pour se pencher encore une fois vers la fenêtre, attirée par les lueurs nacrées du ciel étoilé qui se reflétaient dans ses yeux.

Impossible de s'en empêcher. Il ne savait pas pourquoi, mais il devait savoir.

— Quel vœu avez-vous fait ? demanda-t-il d'une voix rauque.

La jeune femme pivota afin de se retrouver face à lui et, à reculons, reprit son chemin vers la porte dont elle saisit la poignée, toujours sans se retourner. Le regard qu'elle posait sur lui était si doux qu'il eut l'impression que ses os se liquéfiaient.

— Je vous le dirai quand il se sera réalisé.

La porte se referma doucement derrière elle et, du coin de l'œil, il vit à nouveau les étoiles briller. Il ricana en repensant aux superstitions de son assistante et retourna promptement à son bureau pour fouiller dans le tiroir du haut, à la recherche de son rubis d'appel. Des vœux. Ridicule.

Cette pierre faisait partie d'un lot de gemmes enchantées qui lui servaient à communiquer avec les membres de sa garde. Chaque unité disposait d'une pierre d'appel correspondant à son statut, mais la situation nécessitait de faire appel à la section Rubis. La plus dangereuse. Sa préférée.

Il donna rapidement ses ordres pour qu'une personne qualifiée suive discrètement Sage. Il tenait à s'assurer qu'elle rentrait chez elle sans encombre : la forêt d'Hickory recélait tant de dangers, tant de monstres attendant de pouvoir planter leurs

griffes dans une jeune femme comme elle, et il avait déjà passé une semaine à la former. Ce serait trop bête de perdre tout ça.

Ce serait trop bête de la perdre, elle.

Après tout, à quoi bon avoir une assistante... si elle était morte ?



## Chapitre 1

### Le chevalier

— Evie Sage est morte.

L'écho des mots du chevalier résonna dans l'entrée du bureau du roi, rebondissant sur les murs comme si les pierres elles-mêmes hurlaient leur chagrin.

Le roi Benedict était penché en avant, ses mains immaculées posées bien à plat sur les pages d'un livre ouvert. Les rayons du soleil qui s'engouffraient à travers la grande fenêtre faisaient briller le jaspage argenté et rendaient l'air étouffant. Le chevalier, mal à l'aise, remua dans sa lourde armure, puis se figea lorsque son monarque se redressa.

C'était une erreur.

Le roi referma le livre et se leva lentement, un sourire aimable aux lèvres.

— Quel dommage, dit-il en passant la main dans ses épais cheveux blonds. (Des cheveux dans lesquels seuls quelques fils d'argent apparaissaient, ce qui était plutôt étonnant pour un homme à l'âge aussi avancé.) Mais cette pauvre fille avait été corrompue par le Vilain. Donc, je suppose que, d'une certaine manière, sa mort aura été une délivrance. On ne peut pas sauver quelqu'un qui s'est aventuré si près des ténèbres. Maintenant au moins, elle est en paix, conclut-il avec un sourire satisfait.

*Je te hais.*

Le chevalier ne put s'empêcher de serrer les poings, mais se hâta de relâcher la tension dans ses doigts avant que Benedict ne le remarque. Il hocha la tête.

— Vous êtes toujours miséricordieux, mon roi.

Les mots lui brûlèrent la langue.

Le souverain, les yeux plissés, lui désigna d'un geste un fauteuil capitonné.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Le trajet de retour jusqu'au palais a dû être éprouvant. Comment s'en sort sir Ethan ? Il est resté avec vous pour vérifier que le travail était bien fait, n'est-ce pas ?

Le chevalier s'avança à pas prudents jusqu'au fauteuil. Les coussins protestèrent sous le poids du métal argenté. Seuls ses yeux verts étaient visibles derrière son heaume lorsqu'il corrigea poliment le roi :

— Sir *Nathan*, Votre Majesté.

— Ah oui, sir Nathan.

Le roi se mit à rire.

— Mort, répondit le chevalier sans prendre de gants.

— Oh ?

Le roi écarquilla les yeux, surpris.

Le chevalier répéta mot pour mot les phrases qu'il avait apprises par cœur :

— Otto Warsen, malheureusement, s'est transformé en une bête avide de sang. Je n'ai pas eu d'autre choix que de le tuer après qu'il s'est retourné contre sir Nathan et moi.

Il n'était pas peu fier d'avoir réussi à empêcher sa voix de trembler en débitant ces mensonges.

Le roi ne sembla pas vraiment attristé par la nouvelle, ce qui n'était pas surprenant – en tout cas pas pour la personne qui lui faisait face.

— Très bien. Moins il reste de témoins, mieux c'est. J'imagine que vous vous êtes occupé du corps de Warsen ?

Les lèvres du chevalier se tordirent derrière son heaume quand il repensa à la façon dont la tête de M. Warsen avait été... *arrangée*.

— Oui, mon roi.

La sueur commença à couler le long du cou du chevalier. Il savait ce que Benedict était sur le point de dire.

— Et le corps d'Evie Sage ? Puis-je le voir ?

Un rai de lumière glissa sur le dos des mains du chevalier, recouvertes d'une paire de gants toute neuve. Aucune éclaboussure de sang. L'éclat du soleil lui apporta un peu de paix et lui donna la force de répondre :

— Je crains que les guérisseurs n'aient besoin d'un peu de temps pour réparer ses blessures et la rendre présentable, comme vous l'avez exigé. Ils ont sollicité votre bienveillance et demandé à ne pas être dérangés pendant qu'ils accomplissent leur tâche.

Le silence s'abattit sur la pièce. Le chevalier retint son souffle de peur que le roi ne remarque sa respiration hachée. *Reste calme*, s'ordonna-t-il, certain que son cœur battait si fort que Benedict ne pouvait que l'entendre.

Celui-ci sourit, sans le regarder vraiment en face. Il ne le faisait jamais.

— J'imagine que je peux leur accorder ça. Assurez-vous simplement qu'elle soit prête pour le grand dévoilement prévu à la fin de la semaine.

Le chevalier acquiesça, expirant lentement :

— Bien, mon roi.

Inutile de poser des questions sur ce « grand dévoilement ». Le roi était toujours le premier à se vanter de ses prouesses.

*Je ne lui donne pas plus de trois secondes. Trois, deux...*

— D'ici quelques jours à peine, je dévoilerai l'identité du Vilain devant tous les nobles du royaume.

*Hmmm... Ça été encore plus rapide que je ne le pensais.*

Mais Sa Majesté avait tellement hâte. Un éclat un peu fou brillait dans ses prunelles à l'idée de ce qui les attendait.

— Un véritable exploit, mon roi. (Le chevalier plissa les yeux pour simuler un sourire.) Toutes mes félicitations.

Le monarque se leva vivement, sa cape bordée de fourrure flottant autour de lui, tandis qu'il attrapait un livre sur son bureau et le jetait sur la petite table basse devant le chevalier. L'ouvrage heurta le bois, faisant s'entrechoquer les coupes d'argent dans lesquelles ne restaient que quelques gouttes de vin. Il n'aurait pas craché sur un petit verre, lui aussi. Voire plusieurs.

— Ce n'est que le début d'une nouvelle ère pour Rennedawn.

Le chevalier écarquilla les yeux. Tout ceci semblait... de bien mauvais augure.

— Présenter Evie Sage comme la victime parfaite ne fera qu'exacerber encore plus la haine que le royaume ressent déjà

pour le Vilain, continua le roi. Ce sera la preuve ultime de tous ses méfaits. (Il fit un geste vers le livre, recouvert d'une couverture chatoyante.) *Un conte de Rennedawn.*

Ce livre pour enfants ? *Un conte de Rennedawn* était un récit épique racontant la création du royaume, un poème enchanté destiné à sauver la magie en voie d'extinction, prétendument légué par les dieux eux-mêmes. L'histoire se transmettait généralement par voie orale, notamment par les parents désireux de se faire obéir. Sur le continent de Myrtalia, chaque royaume avait sa propre légende à propos de ses origines, la plupart excentriques ou sans queue ni tête. Le chevalier n'avait jamais vu de version éditée de celle de Rennedawn avant aujourd'hui, mais les couleurs criardes de la couverture n'aidaient pas à lui conférer ne serait-ce qu'un minimum de sérieux. Le roi aurait-il des problèmes à faire la différence entre la réalité et la fiction ?

*Sa couronne est peut-être un peu trop serrée.*

Cela dit, il avait entendu des murmures, des rumeurs, sur le fait que la magie de Rennedawn était effectivement en train s'éteindre. Alors si l'histoire était vraie...

Pouvait-on réellement accorder du crédit à ces bruits qui courraient ?

Le roi soupira.

— Je suis désolé, mais pour que nous restions le plus fort de tous les royaumes magiques, je vais avoir besoin que vous m'accordiez une grande faveur.

Benedict avait déjà demandé au chevalier de lui accorder de grandes faveurs à de nombreuses reprises et, chaque fois, sans exception, sa réponse avait été la même :

— Bien sûr, mon roi.

— J'ai besoin que vous vous rendiez au domicile de la famille Sage et que vous récupériez les lettres de la mère, Nura. Rapportez-les-moi d'ici la fin de la journée.

Le chevalier acquiesça :

— À vos ordres, Majesté. Puis-je savoir pourquoi vous en avez besoin ?

— J'espérais que l'aînée des filles Sage posséderait les mêmes pouvoirs que sa mère, mais malgré tous les efforts de Griffin, elle s'est révélée totalement inutile. (Benedict se tapota le

menton et adressa à son interlocuteur un froncement de sourcils ironique.) *De son vivant*, en tout cas. (Le chevalier resta impassible). Quoi qu'il en soit, ces lettres devraient nous aider à localiser Nura. Personne ne l'a vue depuis des années.

La voix du chevalier s'éleva, à peine plus forte qu'un murmure :

— Et la cadette ?

— Probablement morte. Emportée par la horde du Vilain, répondit le roi avec un geste dédaigneux.

La chaleur, déjà étouffante, était à présent si suffocante que le chevalier fut pris de nausées.

— Et en ce qui concerne les vouivres, Sire ? J'avais cru comprendre que vous aviez également besoin du venin de l'un de leurs petits. Quelque chose en rapport avec le pouvoir des étoiles, le destin, ou quelque chose comme ça ?

Une veine palpitait sur le front du roi, mais en dehors de cela, son visage ne laissait paraître aucune émotion. Il se baissa, récupéra le livre et le déposa délicatement dans un coffret en cristal près de la fenêtre. Sa voix de baryton, claire, presque mélodieuse, ricocha sur les murs du bureau, pleine de mépris :

— Heureusement, j'ai justement en ma possession l'homme qui va pouvoir m'aider.

Le chevalier savait de qui il parlait, mais il ne put malgré tout s'empêcher de frissonner.

Le Vilain.



## Chapitre 2

### Le Vilain

Ce n'était pas la lumière qui manquait au Vilain. C'était la couleur.

Trystan leva les yeux, la tête remplie des gémissements des autres prisonniers, enfermés comme lui dans le noir. Sous la peau moite de ses paumes, la pierre était rugueuse, mais c'était la seule chose qui lui permettait de ne pas perdre la tête face à cette obscurité totale. Ce néant, c'était comme la mort elle-même. Une mort sans paix, des ténèbres absolues. La douleur dans ses membres était la seule chose qui lui rappelait qu'il était en vie.

Les battements de son cœur s'emballèrent ; il ne pouvait plus respirer. Il n'y avait pas de barreaux auxquels s'accrocher. Pas non plus de magie à invoquer. C'était comme si ses pouvoirs avaient été emmurés, piégés, eux aussi. Mais il sentait la brume tourbillonner à l'intérieur de lui. Elle ne voulait qu'une chose, s'échapper – exactement comme lui.

— Ça suffit.

Il trébucha, et son épaule vint heurter une surface irrégulière. Des briques. Que les dieux soient loués. Il était face à un mur, dont la solidité se révéla étrangement réconfortante face à sa plus grande peur : l'obscurité. Ses mains pleines d'ampoules suivirent la paroi à tâtons, d'un côté et de l'autre, mais celle-ci semblait sans fin. Où était donc cette fichue porte ?

Il s'arrêta afin d'inspirer profondément. *Respire, Trystan*. Il fallait qu'il sorte de là, qu'il retrouve Sage. Evie... Elle était entre les mains d'Otto, qui devait la faire souffrir...

*Non.* Il ne devait pas penser à ça maintenant. Ça ne servait à rien.

Il continua de suivre le mur, l'explorant du bout des doigts, du sol au plafond. Depuis combien de temps avait-il commencé ? Des minutes ? Des heures ? Il n'en avait pas la moindre idée. Le concept même de temps n'avait plus de sens.

La fatigue l'obligea à fermer les paupières un moment. Quelle différence cela pouvait-il bien faire, de toute façon ? Il n'avait pas la moindre chance de réussir à sortir de là, pas sans ses pouvoirs. Cet endroit n'avait rien à voir avec la cellule qu'il avait occupée dans la résidence d'été du roi. Il avait été créé spécifiquement pour lui, pour le torturer.

L'ironie de la situation le heurta de plein fouet.

Le désespoir était une sensation terrible, et totalement inutile. Mais en tombant à genoux pour la deuxième fois de la journée, il ne put s'empêcher de sentir les dernières gouttes d'espoir qui restaient en lui s'échapper, comme aspirées.

Il grogna, regrettant le temps de l'indifférence, cette période où il étouffait ses émotions comme on contient un feu. C'était tellement préférable à cet incendie qui lui rongait les entrailles. Mais face à Sage, cette indifférence n'avait eu aucune chance. Il le savait à présent, tout comme il savait – la prise de conscience lui fit dresser les cheveux sur la nuque – qu'il n'était pas seul dans cette pièce.

— Tu n'as pas l'air très en forme, mon garçon.

La rage éclata derrière ses yeux douloureux, tandis qu'il essayait désespérément de voir Benedict. Le roi disposait d'appareils lui permettant de chasser dans le noir complet, il les avait utilisés lors de la première captivité de Trystan pour le tourmenter. Dans un autre contexte, il aurait peut-être admiré cette mise en scène, mais à ce moment précis, il n'avait qu'une envie : faire sauter les dents du roi à coups de poing.

S'obligeant à se relever malgré ses jambes vacillantes, il lutta pour parler sans trembler :

— Eh bien, je suis certain que c'est une source de réconfort pour toi, Benedict. Comme de te regarder dans un miroir.

Le roi laissa échapper un petit rire.

— Allons, allons. Inutile d'être agressif. Je suis simplement venu discuter avec toi.

— La torture commence déjà ?

Trystan savait que le coup allait arriver, il attendait juste de voir de quel côté il viendrait. Le poing heurta son ventre avec tant de violence qu'il en eut le souffle coupé et qu'il s'effondra à terre. Les gardes avaient-ils des gantelets en métal ? Par tous les dieux, ça faisait un mal de chien.

Benedict gloussa à nouveau. Une douleur aiguë, déstabilisante, submergea Trystan quand il essaya de respirer. Ça n'avait aucune importance. Il connaissait la douleur, il connaissait l'agonie mieux que les vagues de la Mer Lilas. Il avait appris il y avait bien longtemps à s'accrocher à la douleur plutôt que de s'en détourner.

Des mains brusques passèrent des menottes métalliques autour de ses poignets, éraflant méchamment sa peau. Le Vilain jura contre les chaînes attachées au mur qui le retenaient prisonnier. La sensation de ne plus pouvoir bouger était encore pire, allez savoir comment, que la douleur qu'il avait ressentie.

La voix du roi se fit moqueuse :

— Quelle déception. Moi qui espérais tant avoir une conversation civilisée.

— Je n'ai jamais été très bon pour les mondanités.

La douleur palpait dans son flanc, à présent. Génial. Il s'était fêlé une côte.

Le roi laissa échapper un soupir exagéré :

— Hmm... Alors, venons-en directement au fait. J'ai besoin des vouivres – tout de suite.

Ce fut au tour de Trystan de rire :

— Et pourquoi diable voudrais-je te donner quoi que ce soit ?

— Peut-être devrais-je éclairer ta lanterne ?

Un petit grattement se fit entendre, et soudain, la pièce fut illuminée par la faible lumière d'une torche. Des larmes emplirent instantanément les yeux sensibles de Trystan, qui se mit à cligner violemment des paupières.

— Voilà. Maintenant, tu peux me voir plus clairement.

— Quelle horreur. Éteins-moi ça.

Encore un coup de poing dans le ventre, mais cette fois-ci, il put voir le coup venir et contracta ses muscles. *Un petit miracle.*

Il pouvait également voir Benedict à présent, éclairé par la lueur de la torche qu'il portait : les cheveux parfaitement coiffés, et vêtu d'un costume sur mesure qui faisait ressembler la chemise déchirée de Trystan à des haillons.

— Je te donne l'opportunité de te racheter, Vilain. Les vœux sont capitales pour l'avenir du royaume et de tous ses habitants. C'est ta dernière chance de réparer le mal que tu as fait.

Trystan ricana.

— Et que fait-on pour le mal que toi, tu as fait ? (Il toisa Benedict de la tête aux pieds, sachant pertinemment la colère que ce geste allait provoquer.) Je suppose que tu estimes que tes crimes sont excusables, tant que tu les commets dans l'ombre.

Le roi déglutit et ses épaules se contractèrent, comme s'il essayait de se retenir de riposter.

— Tu ne sais pas ce qui est en jeu, espèce d'imbécile.

Benedict était en train de tanguer au bord du précipice : Trystan pouvait voir la vérité se profiler derrière les lèvres méprisantes de son ennemi. L'orgueil finirait par causer sa perte, il le savait comme on sait que le ciel est bleu et que l'herbe est verte. Tout ce que le Vilain avait à faire, c'était appuyer là où ça faisait mal.

— Tous tes échecs auraient-ils fini par te rattraper, Benedict ? le provoqua-t-il, un sourire aux lèvres.

Une veine pulsait sur le front du roi quand il s'approcha de lui, restant toutefois hors de portée.

— Je n'ai pas échoué. J'ai été trahi, d'abord par toi, puis par la femelle vouivre. (Benedict fit une pause, une lueur de satisfaction dangereuse au fond des yeux.) Heureusement pour moi, les erreurs peuvent être rectifiées. À commencer par la mère d'Evie, cette pauvre femme pleine d'illusions.

Prononcer le nom de sa jeune assistante était une véritable déclaration de guerre. Un éclair de rage pure traversa le corps de Trystan, lui faisant oublier l'espace d'un instant les mots de Benedict, cette vérité qu'il n'aurait jamais dû lui révéler.

*Qu'est-ce que le roi pouvait bien vouloir à la mère de Sage ?*

Le Vilain avait essayé de toutes ses forces de conserver un visage impassible, mais la simple mention de son nom avait suffi à le faire tressaillir. Benedict afficha un air narquois, sachant pertinemment, après toutes les supplications qu'il lui avait adressées à son sujet, ce que le fait de citer le nom d'Evie provoquait chez lui. C'était insupportable de voir ses faiblesses étalées publiquement ainsi. Atrociement douloureux.

Trystan se fit violence pour ne pas se laisser atteindre et redressa légèrement les épaules, jouant le jeu.

— Il est peu probable que détenir un bébé vouivre en captivité puisse t'attirer les bonnes grâces du destin, Benedict. Tu as gardé la femelle enfermée pendant presque dix ans – ça ne pouvait pas être sans conséquence.

Le roi sourit.

— Qui a dit qu'il n'y en avait pas eu ?

Trystan serra les dents, bien décidé à ne pas donner au roi la plus petite miette d'information. Mais la curiosité le mordillait comme un chien enragé.

Le masque de gentillesse du roi se fendilla quand il comprit que le Vilain ne parlerait pas.

— Tu n'es qu'un bon à rien égoïste. (Les lèvres de Benedict se tordirent de dégoût.) J'ai fait de toi mon apprenti. Je t'ai appris tout ce que je savais, je t'ai modelé à *mon* image. J'ai cru en toi, cru que tu saurais faire ce qu'il y avait de mieux pour le royaume, je t'ai regardé essayer de m'aider à le sauver... et je t'ai vu échouer lamentablement.

Le coup de poignard dans la poitrine de Trystan, la douleur derrière son front, tout ça n'était pas réel. Il n'était pas obligé de le ressentir s'il ne le voulait pas ; il avait le contrôle. Il renifla et cligna des paupières pour chasser le liquide qui commençait à troubler ses yeux déjà à moitié fermés, et son torse protesta quand il se leva pour faire face à son ennemi.

— Terroriser le royaume est tellement plus gratifiant qu'accomplir des actes héroïques. Je suis content d'avoir dépassé ce stade.

*Je ne te laisserai pas m'atteindre.*

— En outre, ajouta-t-il avec un rictus, mû par une vague de colère, je t'ai quand même aidé, à ma manière. Je suis devenu le Vilain de l'histoire – est-ce que ce n'est pas *exactement* ce dont tu avais besoin ?

Le roi sourit et, d'un signe de tête, ordonna aux gardes de quitter les lieux. Il ne voulait manifestement pas qu'ils entendent ce qui allait suivre et attendit qu'ils soient hors de portée de voix pour répondre :

— Je ne vois pas du tout ce que tu veux dire.

— Je t'ai aidé à ratisser le royaume à la recherche du pouvoir des étoiles, si tu te rappelles bien. Je t'ai aidé à capturer la femelle vouivre. Je t'ai laissé développer mes pouvoirs et tu t'en es servi contre moi. Je ne suis pas idiot, Benedict. Je savais qu'il y avait un lien entre toutes ces choses – mes espions ont entendu les rumeurs à propos du *Conte de Renedawn*. Tu n'as plus besoin de faire semblant.

Benedict leva la main, prêt à frapper, mais il se retint juste à temps, déglutit et laissa retomber son bras.

— Tu ressembles tellement à ta mère. Mais bon, j'imagine qu'Arthur n'était pas suffisamment présent pour pouvoir influencer sur ton tempérament.

Le roi parlait comme s'il connaissait bien ses parents. Étrange. Mais c'était une question sur laquelle Trystan se pencherait plus tard. Pour le moment, ses craintes à propos d'Arthur, son père, qui avait été capturé par les Gardes Vaillants après avoir été faussement accusé d'être le Vilain, occupaient toutes ses pensées. Il sentit un poids tomber au fond de son estomac.

— Maintenant que tu m'as, tu vas pouvoir le relâcher.

— Pas de précipitation, mon garçon. (Benedict se retourna et se dirigea, torche à la main, vers un mur coulissant, emportant la lumière avec lui.) *J'obtiendrai* ces vouivres, quoi qu'il en coûte.

Les ténèbres s'abattirent à nouveau sur Trystan qui recula en titubant, soudain désespéré.

— Benedict. (Le roi s'arrêta, mais ne se retourna pas.) Mon assistante est très importante pour mes affaires. Si quoi que ce soit lui est arrivé, si elle a été blessée, d'une manière ou d'une

autre... Je te détruirai. Et je m'assurerai de le faire en plein jour, aux yeux de tous.

Sa voix rauque semblait calme malgré la fébrilité qui l'agitait tout entier.

Le roi finit par se tourner vers lui, sentant la menace. Le visage d'Evie apparut dans l'esprit de Trystan, sans qu'il puisse s'en empêcher. Ses larmes, ses cris quand la main dégoûtante d'Otto Warsen avait recouvert sa bouche. Ses blessures physiques n'étaient rien comparées à la violente douleur qui transperçait son cœur. Il ne s'était pas senti aussi vulnérable depuis plus de dix ans. Son corps n'allait pas pouvoir supporter une telle pression, ce besoin irrépressible de la protéger, tout en étant absolument incapable de le faire.

Le roi pencha la tête, fronçant les sourcils dans une attitude faussement compatissante.

— Comment, je ne te l'ai pas dit ? Toutes mes excuses...

Trystan sentit presque les mots arriver avant que Benedict ne les prononce, et les ténèbres qui l'entouraient devinrent soudain confortables. Comme si elles l'étreignaient dans leurs bras.

— Elle est morte.